

Une attente sans objet? A partir de «L'attente l'oubli»

Fabrice Leroy

Préambule

Difficile de ne pas contextualiser cet écrit.

Parler de, à partir de, depuis « L'attente l'oubli » dans cette période de pandémie et de confinement fait résonner (même imaginativement) le terme d'attente curieusement.

Ce qui devait au départ être prononcé, dit, a pris la forme d'un écrit. Mais un écrit qui n'est pas celui qui aurait été prononcé, dit. Un écrit dont l'adresse se soutient, entre autre, d'un autre écrit à venir, par l'intermédiaire d'un lecteur, dont la fonction d'écriture chez Blanchot (comme on le verra plus loin) se trouve convoquée ici de manière singulière, dans l'écriture même d'un *lire*.

Le contexte, c'est, littéralement, ce qui entoure le texte. Ce qui participe donc de son écriture par le lecteur de Blanchot que j'aurais été dans ce temps suspendu du confinement, comme pour tous les autres textes d'un colloque sur Blanchot, non pas sans parole, mais dont la parole est différée. Contexte qui fera, de ces textes, par le hasard des circonstances, des textes lus à partir du 11 mai, premier jour du déconfinement....

Ce sera ici un texte court, fait de bribes, voire de débris (comme les débris du rêve dont parle Lacan quelque part). La lecture de Blanchot me confronte à ceci de particulier que quelque chose échappe toujours, comme l'eau entre les doigts de la main. Et en dire quelque chose me place dans cet état particulier où j'aurais à raconter un rêve. Le rêve d'un autre peut-être, mais aussi bien le mien, à savoir comment j'ai rêvé ce rêve d'un autre.

Dès lors, cette analogie du texte et du rêve nous fait d'emblée rencontrer l'oubli, et un registre de pensées ne pouvant être celui de la rationalité consciente, bien que le récit du rêve ne soit déjà plus le rêve lui-même.

Je commencerai donc ce texte par quelques remarques, plus associatives que réflexives. Et non pas d'abord sur « l'attente l'oubli », mais sur la lecture même de ce texte, sur le fait même de le lire.

Lire Blanchot, être lecteur de Blanchot, confronte à une expérience de lecture, certes, mais aussi une expérience d'écriture. Celle de l'écrivain, mais aussi une expérience allant au-delà de celle-ci. Autrement dit, lire Blanchot convoque l'écriture au-delà de la lecture, une écriture qui ne serait cette fois ni de l'écrivain, ni du lecteur, quoique ce dernier (le lecteur) participe pleinement de ce qu'elle se produise ou non.

Ce qui m'a amené à cette remarque, à partir de l'expérience de lecture de « l'attente l'oubli »,

c'est une citation de Blanchot lui-même, sur laquelle je suis tombé après la lecture, et dans laquelle j'ai reconnu quelque chose de cette expérience, sans que les mots pour la dire ne puisse à ce moment là me venir :

« *Qu'est-ce qu'un livre qu'on ne lit pas ? Quelque chose qui n'est pas encore écrit . Lire, ce serait donc, non pas écrire à nouveau le livre, mais faire que le livre s'écrive ou soit écrit, - cette fois sans l'intermédiaire de l'écrivain, sans personne qui l'écrive* »¹

Le lecteur, selon Blanchot, doit donc y mettre du sien pour que l'on puisse dire, à un moment donné, que le livre *aura été écrit*. Expérience du futur antérieur, donc, à laquelle participe pleinement le lecteur.

Ce futur antérieur, Lacan y fait référence de son côté, dans son « discours de Rome », lorsqu'il dit :

« *Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le parfait de ce que qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir* ».

L'analyse et l'écriture partageraient donc ce temps, celui du futur antérieur, de ce que « j'aurais été » et de ce qui « aura été écrit ». Mais l'analyse n'est-elle pas, au fond, une écriture ? Qui plus est, une écriture sans sujet. Mais pas sans lecteur, un lecteur qui permette que « le livre s'écrive ». Et que « ça s'écrive », avec toutes les résonances du mot « ça ».

Un autre rapprochement avec Lacan se dessine dans ce qu'il dit cette fois de l'écrit. Dans la postface au séminaire « Les quatre concepts », en évoquant ses « Écrits », il situe justement l'écrit comme « *pas à lire* ». Pourquoi ? « *Parce que ça dit autre chose* ».

Dans le séminaire « Encore », il évoque à nouveau l'écrit, la fonction de l'écrit, en revenant de manière anecdotique sur ses « écrits », et avoue (c'est le mot qu'il emploie, un « *petit aveu autobiographique* ») qu'en les écrivant, il pensait déjà qu'ils n'étaient pas à lire.

Il ajoute ensuite que la lettre, par contre, ça se lit. Et ça se lit *littéralement*, dit-il

Et il ajoute que « *lire la lettre* », c'est tout à fait différent de *lire*. Lire, à partir du discours analytique, c'est lire au-delà de ce qui se dit dans la parole analysante. Comme on lit un lapsus, au fond. Lire serait ainsi élever toute phrase, tout mot, à la dignité d'un lapsus.

La question qui se pose alors, pour le lecteur de Blanchot, c'est de savoir quel lecteur il est.

Un lecteur qui lit ? Ou un lecteur qui lit la lettre ? Je pencherais pour la première proposition, Blanchot n'est pas Joyce. La signification, le sens, me semblent très présent dans l'écriture de Blanchot, même si, dans la structure de la phrase, un tracé quelque peu littéral peut s'éprouver en tant que lecteur, dans la répétition et je dirai même dans l'exhaustion du sens, lorsque les phrases de Blanchot ne font plus corps les unes avec les autres, se juxtaposent, et emmène le lecteur plus dans une chorégraphie, un pas de danse, que dans l'intelligibilité du sens. Autrement dit, chez Blanchot, la lettre n'apparaît pas d'emblée, mais peut-être par saturation du sens.

Encore un rapprochement avec Lacan, toujours à partir de cette citation de Blanchot. Quand Lacan évoque le fait que l'analyste fait partie du concept de l'inconscient dans la mesure où il

1 M. Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1973

en constitue l'adresse², ou que l'analyste était déjà là dans l'histoire du sujet. Ce qui situe l'analyste, ou le lecteur de Blanchot comme pré-texte permettant que s'écrive un texte, mais par une écriture sans sujet. Lacan, de son côté, parle de l'inconscient comme d'un savoir sans sujet³.

Nous voilà donc au cœur du sujet, si j'ose dire. Mais une écriture sans sujet, ne serait-ce pas, justement un « pas au-delà » de Lacan, un « pas au-delà » d'un savoir sans sujet ? Comment s'écrit le texte de l'inconscient, si l'analyste en fait partie ?

Lire, nous dit Blanchot, c'est donc « faire que le texte s'écrive ». Cette expression résonne déjà avec une autre, qui surgit à plusieurs reprises dans « L'attente l'oubli », et qui ne peut qu'interpeller l'analyste-lecteur : « Fais en sorte que je puisse te parler ».

Le texte met en scène une femme et un homme, et c'est la femme qui dit cela. Je me suis amusé à compter le nombre de fois où cette phrase revient. Elle revient à l'identique cinq fois. Une sixième fois sous la forme « fais en sorte... », et une septième de manière inversée : « Faites en sorte que je ne puisse vous parler ». Ce à quoi l'homme répond : « Eh bien, rassurez-vous, vous avez parlé plus que je ne vous ai entendue ».

« Faire que le texte s'écrive », « fais en sorte que je puisse te parler », une même façon de convoquer le lecteur et l'entendeur, en acte, car il en fait partie, il est partie prenante, une partie qui prend part à l'écriture et à la parole. Qui fait en sorte que ça puisse s'écrire, que ça s'écrive, et j'ajouterai ici : que ça cesse de ne pas s'écrire. On reconnaît là la façon dont Lacan définit le contingent.

Ce long préambule n'en est peut être pas un, finalement. L'après-coup de la lecture de Blanchot ne m'a-t-elle pas amené, tout compte fait, à endosser la position d'un lecteur *déjà là*, essayant de faire en sorte que le livre puisse s'écrire, au-delà de l'écrit, d'une écriture sans sujet ?

C'est donc la position que j'essaierai de tenir dans la suite de mon propos, en m'en tenant à des remarques contingentes.

Structure moebienne de la phrase chez Blanchot.

Première remarque, une remarque concernant la forme de l'écriture, plus précisément, la forme de la phrase. Il est frappant de constater, en effet, ce que l'on pourrait appeler une structure moebienne de la phrase, des phrases, dans ce texte.

Citons en quelques une : « *Le refus qu'elle lui opposait était dans sa docilité même* ». A l'extrême de la docilité, il y a le refus. Tel l'analysant qui se soumet scrupuleusement à ce qu'il imagine être l'attente de l'analyste, pour mieux se taire.

Citons en quelques autres :

« *Cesse de parler, si tu veux que je t'entende.* »

« *Il ne saurait jamais ce qu'il savait* ».

2 Dans « Position de l'inconscient ».

3 Séminaire « L'acte analytique », leçon du 17 janvier 1968.

« il était là, parce qu'à un certain moment il était parti »
« Exprimer cela seulement qui ne peut l'être. Le laisser inexprimé »

Cette référence à la bande de Moebius ne relève pas que d'une simple analogie entre topologie et syntaxe ou construction de la phrase. Il me semble qu'elle met en évidence, dans l'écriture elle-même, dans le procès même de l'écriture, de « l'écrire », la dimension d'un inconscient à *fleur de mot*. Non pas en profondeur, mais en surface, pourvu qu'on puisse la parcourir suffisamment.

Ces phrases « moebiennes » de Blanchot nous font donc effectuer un parcours, au-delà ou en deçà du sens lui-même. A la « fin » du parcours, on est « de l'autre côté », qui est en réalité le même côté. En dessous, mais au dessus, en quelque sorte.

La volonté de savoir.

Rappelons le contexte du récit : un homme et une femme dans une chambre d'hôtel. Lui veut savoir quelque chose d'elle, qui se serait passé avant. Il attend qu'elle parle, qu'elle dise.

Mais une attente chargée, trop chargée d'un vouloir, d'un forçage :

« Il la forçait à parler, maintenant il s'en rendait compte. Il fermait la chambre, à peine était-elle entrée »

Et un peu plus bas :

« Vous désirez tant que cela sortir de cette chambre ? » – « Il le faut. » – « Vous ne pouvez pas sortir maintenant. » – « Il le faut, il le faut. » – « Seulement quand vous m'aurez tout dit. » – « Je vous dirai tout, tout ce que vous désirez que je dise. » – « Tout ce qu'il est nécessaire que vous disiez. » – « Oui, tout ce qu'il est nécessaire que vous entendiez ».

Il y a donc une certaine insistance de sa part, et on a l'impression, peu à peu, qu'il attend moins un dit, un « quelque chose » qui serait dit, qu'un *dire*. Car ce n'est *jamais ça*, quoiqu'elle dise.

« Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend »⁴.

L'oubli, ici, ne porterait pas tant ce qu'il s'agirait de dire, de se souvenir, mais bien sur le fait même de dire, sur un dire qui ne peut apparaître qu'à moitié dans un mi-dit.

Un dire oublié porteur d'une vérité mi-dite. « L'oubli, c'est la vraie mémoire », disait Marguerite Duras⁵.

Ces passages par Lacan et Duras nous permettent peut-être d'éclairer un peu mieux l'enjeu de ce qui se passe dans cette chambre d'hôtel, entre cet homme et cette femme, et que nous pourrions situer, de son côté à lui, non pas comme un désir de savoir, mais bien comme une volonté de savoir. L'objet de son attente à lui, le dire d'une vérité oubliée, ne pouvant être vraie que par l'oubli.

Ainsi « l'attente l'oubli » seraient une seule et même chose, convoqueraient le même objet

4 J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Seuil, 2001

5 Marguerite Duras *Le Camion*, Paris, Minuit, 1977

impossible. C'est peut-être la raison pour laquelle le titre est écrit d'un seul tenant. Pas de virgule, entre attente et oubli. Titre qui résonne comme celui de Derrida, « *La vie la mort* »⁶.

Attendre

Lacan, dans le séminaire « *l'éthique de la psychanalyse* », mais aussi dans « *Le désir et son interprétation* » fait cette distinction, à propos l'attente, entre une attente passive (*abwarten*, en allemand), et une attente plus active (*Erwarten*) qu'on pourrait traduire par « s'attendre à ». Cette distinction, Lacan l'attribue à Freud dans « *Inhibition, symptôme et angoisse* ». Or, j'ai eu beau chercher dans le texte allemand, je n'ai jamais trouvé le mot *abwarten*. Freud parle d'*erwartung*, d'une attente de quelque chose, qu'il renvoie à l'angoisse (*angst vor etwas*), mais pas d'*abwarten*. Lacan propose de traduire *erwarten* par « s'attendre à », sous-entendu à quelque chose. Et pour *abwarten*, il propose « *subir* », « *tendre le dos* », « *n'en pouvoir mais* ». Tout ce travail de distinction des termes allemand n'est pas anecdotique ou pure subtilité linguistique.

Dans « *le désir et son interprétation* », Lacan l'utilise pour parler d'Hamlet et de l'obsessionnel. En appuyant du côté de *l'erwartung*, il souligne que « s'attendre à » peut aussi bien virer du côté du « *la faire attendre* », en parlant de l'heure de la rencontre, dans un jeu où, chez l'obsessionnel, *attendre* équivaut à *faire attendre*

L'année d'après, dans « *L'éthique de la psychanalyse* », Lacan prend appui cette fois sur ces différents sens de l'attente pour les articuler à un autre terme allemand employé par Freud : l'*hilflosigkeit*, difficilement traduisible en français (on trouve selon les textes : détresse, ou encore désaide). Si Freud l'emploie pour parler du nouveau né, Lacan en parle, lui, pour la fin de l'analyse. Citons Lacan le passage en question dans son intégralité :

« *Je pose la question – la terminaison de l'analyse, la véritable, j'entends celle qui prépare à devenir analyste, ne doit-elle pas à son terme affronter celui qui la subit à la réalité humaine ? C'est proprement ceci que Freud, parlant de l'angoisse, a désigné comme le fond où se produit son signal, à savoir l'Hilflosigkeit, la détresse, où l'homme dans ce rapport à lui-même qui est sa propre mort [...] n'a à attendre d'aide de personne.*

Au terme de l'analyse didactique le sujet doit atteindre et connaître le champ et le niveau de l'expérience du désarroi absolu, au niveau duquel l'angoisse est déjà une protection, non pas Abwarten, mais Erwartung. L'angoisse déjà se déploie en laissant se profiler un danger, alors qu'il n'y a pas de danger au niveau de l'expérience dernière de l'Hilflosigkeit. »

On le voit, une attente sans objet d'un côté, que Lacan situe dans l'expérience de l'*hilflosigkeit* au niveau de laquelle, dit-il, l'angoisse est déjà une protection, dans la mesure où, dans l'angoisse, le sujet s'attend à quelque chose, même s'il ne sait pas quoi. Et une attente de quelque chose, d'un autre côté, que traduit l'angoisse dont parle Lacan, ici attente d'un danger.

Dès lors, quel est l'objet de l'attente, chez Blanchot ? Y a-t-il même un objet à cette attente ?

6 Jacques Derrida, *La vie la mort, séminaire (1975-1976)*, Le Seuil, 2019.

Ou à l'inverse, peut-on dire qu'il s'agit d'une attente sans objet ? Je ferai l'hypothèse, ici, suivant en cela la structure moebienne de la phrase chez Blanchot, que l'écriture met en scène, met en jeu, une attente, non pas sans objet, non pas d'un objet, mais une attente d'un « *sans objet* », d'un objet qui se dérobe au moment où il adviendrait. D'un « *sans objet* » peut-être en lien avec ce que Lacan disait de la lettre d'amour : « je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que ça n'est pas ça », et qui semble réguler le lien entre l'homme et la femme dans cette chambre d'hôtel. Le « *sans objet* » attendu, car s'il apparaissait, ce ne serait pas ça. Cette attente d'un « *sans objet* » se retourne alors en attente d'un « *objet sans* », d'un objet qui se dévide, du manque-à-dire au sein même du dire. Au fond, derrière l'objet, le « *sans objet* », « *l'objet sans* », il y a la Chose (das Ding) ; et je dirai que, peut-être, il s'agirait, dans ce qui ne cesse pas de ne pas se dire, d'une attente mettant en jeu le vide de la Chose, à travers le « *sans objet* ». Désormais, l'attente ne serait pas produite par l'objet, mais produirait elle-même le « *sans objet* », dans un dire et une écriture le convoquant tout en bordant le vide de la Chose.

Mais il n'y a pas que cela, il s'agit d'une attente se produisant entre un homme et une femme, dans une même pièce. Le désir est en question, et tout cela n'est pas désincarné. Les corps sont présents, parfois même serrés l'un contre l'autre, mais...pas au-delà.

On l'a vu, lui attend surtout d'elle qu'elle dise. Plus précisément, un dire. Un dire qui témoignerait de ce qu'elle ne peut pas dire. Il attend ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

L'attente n'est pourtant sans doute pas la même des deux côtés. L'homme attend au sens d'*Erwarten*. Quelque chose, même s'il ne sait pas quoi. La femme subit, ou disons patiente, dans l'*abwarten*. On pourrait dire qu'elle attend que ça cesse. Elle le signifie, d'ailleurs, à certains endroits du texte. Mais elle se prête au jeu, pourrait-on dire aussi.

Lui attend, au sens de « *tendu vers* » quelque chose venant d'elle. Qu'elle produise par son dire, un impossible à dire.

Cette attente finit par prendre la forme d'un « *attendre* », peut-être proche de l'*hilflosigkeit* dont parle Lacan pour la fin de l'analyse. L'attente d'un *objet sans objet* devient elle-même l'objet de sa propre attente. Et Blanchot de glisser sur les mots, en passant d'attente à attentif. Attentif à quoi ? Juste attentif aurait-on envie de répondre :

« Attendre, se rendre attentif à ce qui fait de l'attente un acte neutre, enroulé sur soi, serré en cercles dont le plus intérieur et le plus extérieur coïncident, attention distraite en attente et retournée jusqu'à l'inattendu. Attente, attente qui est le refus de rien attendre, calme étendue déroulée par les pas »

Ne pourrait-on y voir là, outre une mutation de l'attente en fin d'analyse, quelque chose qui vient aussi se nouer à l'écoute de l'analyste, à l'attente de l'analyste, une écoute dite « *également en suspens* », souvent traduite par le terme discutable de « *flottante* » ? Et le passage à l'analyste ne met-il pas aussi en jeu cette attente ?

Blanchot fasciné par la parole pleine ?

Le point suivant m'amène à me demander, à m'interroger sur le rapport au langage et à la parole dans ce texte de Blanchot. Notamment, les liens entre lui et Lacan peuvent peut-être se

questionner ainsi : de quel Lacan semble-t-il proche ? Ne serait-ce pas, à travers ce que j'ai tenté de mettre en avant, le Lacan du discours de Rome ?

Dans « L'attente l'oubli », ce qui est visé, de manière obsédante, voire obsessionnelle, ne serait-ce pas l'Alètheia et l'assomption d'une parole pleine, bien que ce texte en montre, non pas l'impasse, mais l'impossible ?

Rappelons ce que nous avons pointé : lui veut qu'elle dise, mais qu'elle dise *vraiment*. Elle, se refuse à dire.

Dès lors, verrait-on ici un Blanchot fasciné par le signifié au détriment du signifiant ? C'est peut-être plus complexe que cela. Ce qui apparaît, c'est un évidement de la parole, en la poussant aux limites de ce qu'elle pourrait dire. Les personnages eux-même perdent leurs caractéristiques (s'ils en avaient), perdent peu à peu leur « substances », leur être, tout comme l'objet de l'attente, l'objet de l'oubli. Cette perte d'être des choses et des sujets (ce *désêtre*?) revient à passer du substantif (le substantif de la substance) au verbe. Au delà de l'objet, et du sujet, il s'agit d'attendre, d'oublier. Mieux : d'un *attendre*, d'un *oublier*.

« *Évider l'évidence* »⁷, disait Lacan. L'évidence de l'objet, de ce qui objecte, la creuser, l'évider du bouchon du sens, de la signification.

L'attente est donc celle d'un objet qui se dévide, plus qu'il ne se dérobe. Ni *abwarten*, donc, ni *Erwarten*. Non pas une attente sans objet, mais pas non plus l'attente d'un objet. On pense ici au lien avec l'angoisse définie classiquement comme « peur sans objet », et que Lacan reprend en disant que l'angoisse n'est pas sans objet, introduisant ici l'objet a. Il ne s'agit donc pas d'un objet qui se dérobe, donc. Car dans la dérobade, une consistance imaginaire est donnée à l'objet. La dérobade de l'hystérique n'en est-elle pas la preuve ? Ce qui apparaît, ici serait plutôt de l'ordre d'une *déconsistance* perpétuelle de l'objet, d'un évidement incessant. Cela pourrait nous amener à parler d'attente à l'état pur, si ce terme n'était pas quelque peu problématique, même si dans ce texte de Blanchot on pourrait verser facilement vers une mystique. Mais l'objet qui s'évide, qui se vide, n'est pas transcendant. C'est bien du réel qu'il s'agit, au bout du compte. Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire s'infiltrer en permanence entre les lignes, entre les mots de Blanchot. Et l'écriture, désormais relève plus d'un bord, d'un contour, d'un littoral que d'une évocation, encore moins d'une convocation. Le sens, la signification, au fond n'est là que pour échouer. D'une part dans le ratage de l'objet, comme échec. D'autre part comme ce qui vient s'échouer sur la rive du réel. Le sens est pourtant bien là, Blanchot ne joue pas du signifiant, ni de la langue. Mais le sens s'échoue sur lui-même, au-delà de lui-même.

Pour conclure, et pour filer la métaphore maritime, l'échec et l'échouage du sens, dans la phrase de Blanchot, dans ce récit, serait ainsi comme la mer chez Paul Valéry :

« *toujours recommencée* ».

7 J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, séance du 15 février 1977.